

Article

« La micronouvelle »

Laurent Berthiaume

Brèves littéraires, n° 74, 2006, p. 93-98.

Pour citer la version numérique de cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/6044ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LAURENT BERTHIAUME

La micronouvelle

Nombre d'auteurs ont écrit des nouvelles très courtes, qui dans des recueils personnels, qui dans des collectifs ou des revues littéraires. Si la « micronouvelle » existe bien avant le terme proposé ici, ce « genre littéraire », ou sous-genre, demeure imprécis, personne à ma connaissance ne l'ayant défini ou caractérisé.

Pourquoi le terme « micronouvelle » ? Pourquoi pas « mini-nouvelle », ou nouvelle brève, très brève... ? Microbiologiste de carrière, habitué à voir les micro-organismes au microscope électronique, tout ce qui est invisible à l'œil nu m'a toujours attiré. De là à imaginer une micronouvelle invisible à l'œil nu tellement elle est courte, l'image me semble intéressante. La micronouvelle m'apparaît en fait à la limite de la nouvelle visible. Plus courte, il n'y a rien. Nous sommes en présence de la nouvelle minimale : quelques mots, moins d'une centaine, pour donner vie à un personnage, dans un lieu, à travers un événement, et une chute pour conclure. Exemple :

Passe-temps

Pour tuer le temps, il passait ses journées à parcourir la campagne, son fusil en bandoulière... Il revenait toujours bredouille. (20 mots)

Ce texte est tellement court qu'on éprouve de la difficulté à y voir une nouvelle, si brève soit-elle. Et si on décidait que la micronouvelle commence là où la nouvelle semble disparaître par sa trop grande brièveté ? Pour mieux trancher, je proposerais de faire de la micronouvelle un genre à part, pour éviter à l'écrivain la tentation de développer son texte indûment et de flirter avec la nouvelle classique. La micronouvelle m'apparaît aussi différente de la nouvelle que celle-ci l'est du roman. Dans la micronouvelle, le non-dit a préséance sur le dit. On ne lit pas la trame narrative, laquelle est pratiquement absente, mais on l'imagine à son goût personnel, à travers son propre imaginaire. Un parallèle serait de comparer le roman au long métrage, la nouvelle au court métrage et la micronouvelle à la simple prise de vue, voire à une photo ou deux sur une page d'album.

Pour des récits plus longs, on tombe dans la *novella*, le roman, la saga... Avec la longueur, ceux-ci se complexifient : davantage de personnages, de lieux, de temps, d'événements et de rebondissements. Le récit se trouve dans un continuum qui n'a pas de limite de longueur. À l'inverse, vers le plus court, on découvre des nouvelles de quelques pages, d'une page ou moins, puis de quelques phrases... On en vient à compter les mots. Et on se rend compte, qu'à la différence des longs récits, les nouvelles courtes ont une limite théorique : un mot peut-il être considéré comme une nouvelle, et pourquoi pas une page blanche ! L'absurde nous ramène à la réalité et peut nous conduire à tenter une définition en termes de nombre minimal de mots. On avait proposé plus haut un personnage, un lieu, un événement, une

chute... et tout cela sous une forme littéraire, pour ne pas tomber dans l'historiette ou le gag. On pourrait suggérer moins d'une centaine de mots. Le défi deviendrait d'écrire la meilleure nouvelle possible et la plus courte.

Quel est l'intérêt pratique de la micronouvelle ? Matière de goût, manque de temps à consacrer à la lecture ? Est-ce le microbiologiste qui sommeille en moi ? J'adore les récits très courts, où l'inconnu prime sur l'explicite, où la recherche fait partie de l'acte de lire.

Dans un atelier sur la réécriture, il y a plusieurs années, je me suis rendu compte que les textes des participants variaient tant en longueur qu'en qualité, et souvent dans une relation inversement proportionnelle. Il m'était très difficile d'être juste envers tous, certains demandant beaucoup plus que d'autres. Je me suis ravisé et j'ai offert, au lieu de la réécriture, un atelier sur la micronouvelle. Chacun avait pour consigne d'écrire un récit de moins d'une page à double interligne. J'ai convaincu mon groupe de limiter ses écrits à moins de cent mots.

Les participants ont appris à mettre la hache dans leurs textes, à les dégrossir en enlevant les redondances, les énoncés gratuits ou inutiles, à se concentrer sur l'essentiel, en veillant à ce que chaque mot soit à la fois juste et justifié. À ce stade, la ponctuation n'avait plus rien d'aléatoire, mais devait être analysée avec la même attention. Pour passer d'un texte brut à un récit finement présenté, le travail en valait la peine. Après des choix déchirants — l'ellipse, ou l'art de faire confiance au lecteur pour imaginer le non-écrit, n'est pas un talent naturel — chacun a pu apprécier

son succès littéraire à la sueur du travail d'élagage et de ciselage.

Avec une bonne idée et le verbe facile, l'écriture d'un roman peut nous accaparer longtemps. À l'inverse, écrire une suite de micronouvelles exige d'autres talents. Au-delà de la concision, de la brièveté, il faut un imaginaire riche et à toute épreuve. Ce n'est pas une seule idée avec de multiples rebondissements qu'il faut, mais beaucoup d'idées indépendantes, et qui ne rebondissent qu'une seule fois. D'un texte à l'autre, la crainte de voir notre imaginaire se tarir nous saisit. Déclencheurs, amorces et autres procédés sont mis à contribution à outrance, et on a vite l'impression de se répéter. Peut-être que la principale limite de la micronouvelle se trouve dans la tête du créateur : essoufflement de son imagination et peur de lasser son lecteur.

Voyons le problème autrement. La nouvelle est au poème ce que la micronouvelle est au haïku. Simplification extrême de l'écriture, économie de mots, dépouillement, détachement... tout en nous offrant une ambiance, un *climax*, une émotion pure... On lit une micronouvelle comme on savoure un amuse-gueule. On la lit les yeux presque fermés pour mieux en apprécier les effluves.

Agathe

Toute sa vie, elle était demeurée indécise. Cela créait souvent des situations ambiguës, voire malheureuses, dans lesquelles elle se retrouvait piégée. Fatiguée à force d'hésitations, usée par ses bourdes répétées, elle prit enfin une décision : elle s'enlèverait la vie. D'un pas décidé, sans réfléchir de peur de faire

marche arrière, elle se rendit au milieu du pont. Déjà, elle enjambait le garde-fou. Le vent froid de la nuit, les eaux glaciales en contrebas, elle faiblit un instant, mais se reprit aussitôt. Et maintenant, elle tombait en chute libre vers son destin. À mi-parcours, elle changea une dernière fois d'idée... (100 mots)

Dans la micronouvelle, l'écrivain nous plonge au cœur d'une image vivante. Il le fait avec tout l'art dont il est capable, toute la sensibilité qu'il possède... Mais à moins d'être un génie, va-t-il réussir à tout coup ? La micronouvelle : un exercice d'écriture pour débutant ou un métier de bijoutier littéraire qui demande de grandes dispositions naturelles ainsi qu'un long et patient apprentissage ?

Heureusement, les lecteurs ne partagent pas les mêmes goûts. Comme pour toute nouvelle ou tout roman, indépendamment de leur valeur, certains aimeront et d'autres pas. Peut-être parce qu'ils se reconnaîtront dans le texte ou non. Tout comme une peinture ou une photo, on aime ou n'aime pas telle micronouvelle et c'est sans appel. Au-delà de cette appréciation émotive, on peut cependant dégager les qualités objectives de l'œuvre basées sur des critères esthétiques éprouvés. Ainsi, dans la micronouvelle, ce n'est pas la quantité des mots qui joue, mais l'équilibre de sens et l'émotion véhiculés par ceux-ci.

De par ses exigences minimalistes, la micronouvelle est un miroir qui renvoie l'écrivain face à lui-même. Celui-ci ne peut se cacher derrière une abondance de mots. Trop peu nombreux, chacun de ceux-ci prend une importance considérable, trahit les faiblesses de l'auteur... La micronouvelle est parfaite ou n'existe pas. Un diamant mal taillé demeure un caillou. La

micronouvelle ne peut être médiocre. Elle condamne au succès ou au ridicule. Elle traduit notre capacité à écrire, à devenir écrivain ou notre manque de talent. Ne pas confondre le syndrome de la page blanche et l'art de la page presque blanche...